Véronique FERRER, Jean-René VALETTE (dir.), *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*

Genève, Librairie Droz (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », DLXXIX), 2017

Stéphanie Anthonioz

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhr/9630>

DOI : 10.4000/rhr.9630

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 203-206

ISBN : 978-2-200-93230-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Stéphanie Anthonioz, « Véronique FERRER, Jean-René VALETTE (dir.), *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.9630>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Tous droits réservés

Véronique FERRER, Jean-René VALETTE (dir.), *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*

Genève, Librairie Droz (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », DLXXIX), 2017

Stéphanie Anthonioz

RÉFÉRENCE

Véronique FERRER, Jean-René VALETTE (dir.), *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », DLXXIX), 2017, 24,5 cm, 808 p., 119 €, ISBN 978-2-600-04770-8.

- 1 L'ouvrage est le fruit de trois colloques, organisés successivement à Bordeaux, le 8 novembre 2012 et du 6 au 8 novembre 2013 sous le titre général *La Langue de la Bible (traductions et réécritures)*, puis à Nanterre les 22 et 23 janvier 2015. À la question des traductions et réécritures littéraires était devenue nécessaire celle des usages socio-historiques, d'où l'architecture du volume en trois parties : 1) La langue de la Bible, 2) Bible et littérature, 3) Bible et histoire. Chacune des parties est introduite par une contribution des directeurs de la publication et permet ainsi d'étudier l'axe proposé, ses enjeux, ses limites et déjà de présenter de manière générale les articles qui suivent souvent très techniques. Je reprendrai ici ces grands axes. Il va sans dire que la qualité de ce substantiel volume, ses introductions, ses contributions, en font un ouvrage de référence en la matière.
- 2 Après les remerciements, Véronique Ferrer et Jean-René Valette signent une première introduction générale, « Écrire et réécrire la Bible » (p. 9-20). Ils insistent tout d'abord sur le pluriel singulier de la Bible (*ta biblia*, « les livres ») ainsi que sur son usage tardif,

puisque le terme *biblia* ne s'impose qu'au cours du XII^e siècle pour désigner alors le *codex* réunissant Ancien et Nouveau Testaments. Avant cette époque, la Bible est désignée par son contenu ou plutôt sa qualité divine comme *scriptura sancta*, *libri sancti*, *volumina sancta*, *scriptura Dei*, *sermo divinus*, *verba Dei*, *codices divini*, *volumina divinarum litterarum*, *scripturae caelestes*, *historia sacra*. Dans la mesure où la Parole divine est jugée « première » (au double sens, logique et chronologique), les auteurs introduisent l'ouvrage et leur propos en se demandant si l'Écriture n'est pas en elle-même, par essence, déjà réécriture, réécriture du message divin (p. 10). La question est de savoir quelle valeur on accorde au préfixe *ré-*, une valeur certes itérative mais aussi et surtout augmentative, liée à l'autorité et à la liberté de tout *auctor* humain.

- 3 Cela étant, l'Écriture est pour l'homme du Moyen Âge comme de la Renaissance une transcription de la Parole divine : Dieu est le véritable auteur au-delà des auteurs humains à qui ils sont attribués. C'est le sens même de ce texte qui a acquis le statut de « Parole » sous-entendue divine. En ce sens, les auteurs ont raison de souligner que mise par écrit, cette « Parole » est déjà et forcément « réécriture ». Voilà sans doute le mot d'ordre de ce lourd (808 p.) mais ô combien riche volume : l'Écriture est réécriture. La visée est plus particulièrement celle de la réécriture de la Bible en français, dans le cadre historique du Moyen Âge et de la Renaissance, au prisme d'un processus d'émergence qui associe la genèse d'une langue, la naissance d'une littérature et le développement d'une société. L'effervescence biblique, liée à une conquête linguistique, confessionnelle et politique, s'amoindrira avec le règne apaisé d'Henri IV : édit de Nantes, renforcement de l'autorité royale et normalisation du français. Le XVI^e qui s'achève par la publication de la Bible de Genève (1588), fruit de 53 années de travail, et par celle des théologiens catholiques de Louvain (Plantin, 1578), peut être considéré comme un *terminus ad quem*, en attendant les révisions protestantes des XVII^e et XVIII^e s. et la Bible de Port-Royal (1666-1693).
- 4 La première partie est introduite ensuite, toujours par V. Ferrer et J.-R. Valette, qui insistent sur « La Langue de la Bible. Les traductions en français » (p. 23-47) et le temps nécessaire d'une telle mutation, puisque pour l'Occident médiéval comme pour la Renaissance catholique, la langue de la Bible est avant tout le latin de la vulgate et de la liturgie. La mutation va commencer par quelques incursions des langues vernaculaires à la faveur de traductions d'abord partielles (le Psautier par des disciples de Lanfranc de Pavie au XII^e s., la Genèse d'Evrat ou les Proverbes de Samson de Nanteuil) puis complètes. L'intérêt de cette partie est évidemment le lien qui est fait entre les traductions bibliques et la langue française en constante évolution. Ce lien concerne les rapports de la langue non seulement avec un « complexe hébreo-gréco-latin » (p. 24) mais aussi avec l'histoire politique, religieuse et linguistique. Autant dire que les enjeux sont immenses, techniques, mais encore sociétaux et politiques. « Le choix du vulgaire » (p. 25) est donc le résultat d'une conjoncture socio-culturelle, une volonté de s'affranchir de l'autorité ecclésiale ou d'affirmer une différence confessionnelle, enfin et peut-être surtout une nécessité pédagogique : rendre la Bible accessible. Le temps de cette mutation est pourtant relativement long et couvre la période de l'ouvrage. Après les premiers essais (la Bible d'Acre du temps des croisades), les différents sens de la traduction, les transpositions, les adaptations, les paraphrases ou translations, les commentaires et les compilations, la Renaissance invente pour ainsi dire la traduction dans son acception strictement philologique avec un double critère : le littéralisme, soit le retour aux langues sources et l'effacement du traducteur à qui il n'appartient plus de

compléter les silences ou d'explicitier les obscurités même si en tant que réécriture, la traduction, dans la diversité de ses pratiques, engage une herméneutique aussi bien qu'une poétique (p. 34). Toute traduction est une explication et actualisation inhérente ; tout traducteur biblique un théologien à son corps défendant, philologue, prophète, pédagogue, écrivain. La Bible devient alors un objet autonome sur le plan matériel et économique et profite des bouleversements de l'imprimerie (première traduction de la Bible complète sous les presses de Martin Lempereur à Anvers 1530, édition savante de l'imprimeur Robert Estienne, installé à Genève, en 1553). Cette histoire rapidement brossée permet de définir aussi les enjeux que sont la langue, les questions de révision mais aussi de diffusion et bientôt de lectorat. Ainsi paré, le lecteur peut aborder les cas techniques de chacune des contributions (p. 49-257) qui démontrent la richesse des traductions dans ses différentes acceptions ainsi que, petit à petit, une lente homogénéisation, la formation pourrait-on dire d'une culture.

- 5 La deuxième partie invite à approfondir la notion de « La Bible "littéraire" » (p. 261-293), c'est-à-dire de textes en eux-mêmes objets littéraires et, qui plus est, en leurs relectures, source d'une vaste littérature. La Bible est ainsi source d'imitation ou de rivalité comme on le voit avec la production courtoise, l'apparition à la Renaissance d'un théâtre tragique d'inspiration biblique, le développement d'une poétique singulière sur le modèle des Psaumes ou encore la vogue du genre de la méditation. Du Moyen Âge à la Renaissance, on assiste à une forme de « littérarisation » (p. 293) de la Bible en même temps que ses fonctions spirituelle et historique se consolident. Les auteurs trouvent dans le livre sacré un réservoir de récits, de structures, de genres, de dire et d'images propres à soutenir l'élaboration en cours d'une littérature en langue vernaculaire. L'expérience rhétorico-poétique ne peut cependant être comprise sans l'engagement religieux qui la sous-tend. Les Écritures permettent d'exercer et de penser l'activité littéraire dans un rapport intrinsèque avec le spirituel, le théologique et le politique. L'usage littéraire de la Bible a partie liée avec une pragmatique religieuse et sociale qui lui donne tout son sens (p. 293). Aussi peut-on découvrir la richesse de contributions (p. 295-548) qui permettent de penser la Bible comme le « Grand Code » de l'Art selon Northrop Frye, à partir de la célèbre formule de William Blake.
- 6 La troisième partie invite à s'ouvrir à « La Bible en devenir. Écritures de l'histoire » (p. 551-572), aux usages politiques, polémiques ou dévotionnels de la Bible, car il n'y a pas d'œuvre littéraire sans dialogue social. Or la Bible est perçue comme une histoire apte à rendre compte de l'Histoire, d'où le succès des abrégés d'histoire biblique, de la *Bible historique* de Guiard des Moulins et des *Histoires universelles*. La réécriture historique de la Bible se conjugue ainsi à une réécriture biblique de l'Histoire. Les contributions qui suivent (p. 573-736) en donnent la teneur. Gilbert Dahan referme l'ouvrage en ouvrant de nouvelles pistes dans « Postface – Réécrire l'Écriture » (p. 737-752). Suivent des orientations bibliographiques, un index des noms d'auteurs et des œuvres anonymes, un index des manuscrits, enfin l'index des références bibliques. Au terme de ce compte rendu, je ne peux que reprendre la quatrième de couverture et saluer le pari réussi : « Du Livre aux livres, de l'Écriture à ses réécritures secondes, tel est l'espace que cet ouvrage entend explorer en une conjoncture donnée – le Moyen Âge et la Renaissance –, à un moment où se forme la langue française, où se développe une littérature et où se constitue une société ».

AUTEURS

STÉPHANIE ANTHONIOZ

Université Catholique de Lille.